

## Plage à part.

Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre... La Lanterna, à Trieste, en Italie, qui fait l'objet d'un documentaire, "L'Ultima Spiaggia", en salles le 23 novembre, est la seule plage non-mixte d'Europe.

Un anachronisme qui ne révolte pas les baigneuses. Au contraire. Loin des querelles françaises sur le burkini, les femmes de toutes origines de cette ville-frontière viennent s'y reposer du regard des hommes.

PAR PIERRE SORGUE — PHOTOS LAVINIA PARLAMENTI

**E**

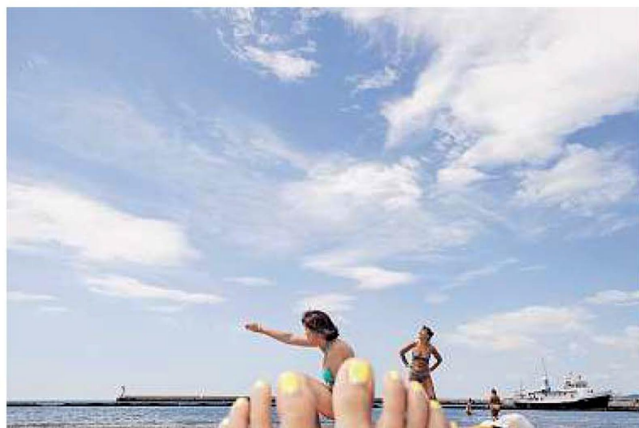
LES SONT TOUTES VENUES ET LA PLAGES BONDÉE. C'est le dernier dimanche de baignade. Dans quelques jours, fin septembre, les maîtres-nageurs en tee-shirt rouge auront disparu après avoir retiré les bouées et fermé les volets bleus du petit poste de secours. Mais l'été s'attarde sur Trieste, le soleil est encore chaud et la mer aussi paisible qu'une piscine. Alors, les dames se bousculent sur les galets gris. Les unes cuisent consciencieusement, pile-face, allongées sur leur serviette, d'autres dorment dans le transat sous le parasol, quelques-unes tapent le carton pour une partie de *cotecio* près des arches de la galerie qui fait office de vestiaire commun, les bavardes parlent fort et poursuivent leur conversation en arpentant l'eau peu profonde, des mères de famille jettent un œil distrait sur les enfants qui jouent au bord de l'eau. Les bikinis – très peu d'entre elles portent un maillot une pièce –, ne sont pas tous de la dernière mode. Celles, nombreuses, qui vont seins nus ne sont pas les plus jeunes. Minces ou rebondis, fermes ou flétris, les corps s'exposent avec naturel, loin du théâtre des appa-...

**L'ULTIMA SPIAGGIA, M le magazine du MONDE page 1-2/6**



La plage de la Lanterna, à Trieste, sur l'Adriatique.





... rences que peuvent être les plages, surtout en Italie. L'explication se trouve sur la droite quand on regarde la mer : un mur couvert de crépi blanc s'élève sur la grève et avance de quelques mètres dans l'eau. Puis, une ligne de flotteurs prend le relais pour délimiter les bassins. De l'autre côté, c'est la partie des hommes. La plage municipale la Lanterna, que tout Trieste connaît sous le sobriquet « *il Pedocin* », est la seule en Europe qui sépare les sexes. Une fois franchie la façade à la peinture écaillée et payé le ticket d'un euro, les uns vont à gauche, les autres à droite. Seuls les enfants jusqu'à 12 ans ont le droit de passer librement dans chacune des zones.

La Lanterna est l'objet d'un documentaire très sensible de Thanos Anastopoulos et Davide Del Degan, *L'Ultima Spiaggia* (« la dernière plage »), qui sort en salles le 23 novembre, après avoir été projeté en séance spéciale à Cannes en mai dernier. Lorsque les réalisateurs ont offert une avant-première à Trieste, le 30 septembre, la foule était telle devant la Sala Tripovich que tout le monde n'a pas pu entrer : « *Pour les gens d'ici, ce bain est un monument vivant, un lieu presque sacré* », explique Thanos, le Grec devenu Triestin par amour. Davide, l'enfant du pays qui le fréquentait gamin en compagnie de ses grands-parents, y voit même « *une métaphore de la ville* ». Car ce mur, reliquat d'une séparation des sexes que l'on pourrait penser caduque, est un peu plus qu'une anomalie folklorique. Cela fait plus de cent dix ans qu'il en est ainsi. Tout le monde s'accorde sur la date d'inauguration du bain, en 1903. Mais personne ne sait exactement quand apparurent les premières planches de bois pour scinder la crique au nom de la « décence » qui devait protéger les baigneuses en jupons. Sans doute vers 1890, disent les uns, quand d'autres aimeraient en faire remonter l'improbable ori-

gine à Marie-Thérèse d'Autriche (1717-1780), celle qui dessina la cité moderne et le port franc autour de la perspective monumentale du grand canal. Si le lieu doit son nom officiel au phare qui se dresse tout près, l'appellation « *il Pedocin* », mot du dialecte local qui signifie « moule » ou « poux », divise aussi : certains penchent pour le lointain souvenir d'une pêche aux mollusques, les plus nombreux préférèrent imaginer qu'elle est due aux soldats de François-Joseph 1<sup>er</sup> qui s'y lavaient l'après-midi. Comme pour renvoyer, toujours et encore, à l'époque où Trieste était l'unique débouché maritime de l'Empire austro-hongrois, l'un des ports les plus actifs d'Europe, une brillante capitale cosmopolite. Avant que les violences de deux guerres mondiales, des nationalismes et du fascisme, puis l'affrontement entre les blocs ne la réduisent à une provinciale coincée aux confins de l'Italie.

La ville chérit comme une douce blessure sa grandeur contrariée, ses palais ostentatoires. Du coup, même cette petite plage nichée trop près du port avec son mur qui intrigue le monde doit en rappeler la gloire passée. D'ailleurs, l'entrée de la Lanterna est omée du visage de James Joyce, supposé l'avoir fréquentée avec son fils Giorgio au cours de son séjour d'une dizaine d'années, jusqu'en 1915. Qu'importe si son *Carnet de Trieste* et un poème ne mentionnent que le bain Fontana, plus bourgeois et disparu depuis. Après tout, « *Trieste, plus peut-être que d'autres villes, est littérature* », a écrit l'intellectuel Claudio Magris. Cette palissade dressée sur un petit bout d'Adriatique, mer reine des loisirs, rappelle à Trieste son « *identité de frontière* » (Magris, encore), elle qui fut bousculée entre Autriche, Italie puis Yougoslavie. Elle fut aussi ville des Slovènes, des Croates, des Arméniens ou des Grecs, sans compter les nouveaux migrants de

Serbie ou du Kosovo. Sur la plage du Pedocin, c'est souvent en triestin, ce dialecte diablement vivant qui mêle des mots italiens, allemands ou grecs, que l'on s'interpelle, plaisante, critique l'absente, se chamaille pour quelques centimètres de galets, une chaise en plastique ou un peu d'ombre. Car c'est aussi une histoire de territoires et de communautés.



**EFFICIENT DEPUIS 1992 DANS LE PETIT KIOSQUE OUVERT DU CÔTÉ DES FEMMES** afin qu'elles puissent boire leur *Capo in B* (« café au lait ») ou prendre leur

panini sans devoir se revêtir, Mirjana, la Bosnienne toujours impeccablement habillée et maquillée face à ces dames dénudées, a eu le temps d'en dresser la typologie en sociologue pragmatique : « *Il y a celles qui installent leurs chaises en cercle, comme les coqs face aux Indiens ; les joueuses de cartes qui se réservent, quel que soit le temps, la table sous la tente ; et puis, il y a celles du mur, les vraies patronnes, parce que le mur est super-réservé* ». C'est lui qui réfléchit le soleil, obsession des Triestins, lui aussi qui protège les jours de bora, ce vent qui peut être d'une force inouïe lorsqu'il souffle sur la ville et colle les passants contre les immeubles. La patronne des patronnes, dit-on, est Maria que tout le monde appelle « *Mari* ». Avec ses cheveux courts, sa bouille ronde, son regard ironique et sa langue bien pendue, cette grand-mère est du genre à débouler à scooter et à « chatter » sur Facebook avec ses copines. Ici, en général, elle va seins nus : « *J'ai fait du nudisme avec mes enfants, je ne crains pas le jugement des hommes, affirme-t-elle. Ici, les femmes peuvent être ce qu'elles sont, en toute liberté* ». À l'autre bout de la plage, Giulia, 22 ans, prend le soleil, toute...



Ici on s'interpelle, critique l'absente, se chamaille pour quelques centimètres de galets ou un peu d'ombre. Car, c'est aussi une histoire de territoires et de communautés.





La plage ouverte toute l'année a ses habitués. Comme Claudio (ci-contre), Diva et Anna, joueuses de buraco, ou encore la Turinoise Edi, lorsqu'elle rend visite à ses amies triestines, Luciana et Paola (ci-dessous).



... fine dans son bikini bleu ciel. Elle est étudiante en économie, elle vient à pied passer quelques heures lorsqu'elle n'est pas avec ses amis. Elle s'installe souvent non loin de l'eau, à l'endroit même que sa mère choisissait quand elle l'accompagnait petite : « Ici, c'est la maison, dit-elle en souriant. On est moins en représentation... Le regard des garçons est parfois fatigant. » Pour beaucoup de jeunes filles, la Lanterna est l'endroit idéal où peaufiner le bronzage en début de saison, avant de s'exposer sur d'autres scènes, celles des bains privés ou des plages mixtes. Giulia aussi parle de liberté, tout comme Monica et Valentina, les jeunes mamans qui viennent avec leurs enfants presque chaque dimanche d'été. L'une apprécie de ne pas devoir se soucier de l'esthétique du maillot, l'autre de pouvoir « réduire le tissu au minimum ».

Depuis quatre décennies, Emmanuela, 73 ans et un visage d'aigle encadré par de longs cheveux gris, est là presque chaque jour puisque la plage, même sans baignade, est ouverte toute l'année : « J'ai besoin de la mer, de l'air, du soleil mais j'aime aussi cette compagnie. On y parle de tout sans formalité... » Famille, soins esthétiques, politique, culture, salaires, cuisine, maris voire amants, tout est sujet à discussions animées, à plaisanteries lancées à haute voix. Le mur est fait aussi pour que les hommes ne les entendent pas. Toutes les baigneuses du Pedocin font de cette plage résér-

vaient les enfants pauvres pour les éloigner de la rue, et donnaient ainsi l'occasion aux mères d'être plus indépendantes. » C'est tout cela que dit le mur de la plage, qu'elles ont toujours refusé de voir disparaître, comme si elles réclamaient ce « droit à la frontière » qu'évoque Régis Debray – celle qui sert « à faire corps » – dans son *Éloge des frontières* (Gallimard). Elles ne subissent pas ce gynécée, mais le choisissent pour suspendre durant quelques heures le commerce avec l'autre sexe. Ce sont elles qui donnent congé aux hommes.

**C**ERTAINS RELIGIEUX Y TROUVENT LEUR COMPTE. Du côté des messieurs, on a vu un pope quitter la soutane pour faire trempette, un rabbin se réjouir de ce bain « kasher » où les hommes ne sont pas confrontés aux femmes dévêtues. Et Nader Akkad, le jeune imam de Trieste (par ailleurs ingénieur en construction antisismique), conseille aux musulmanes de s'y rendre pour quitter voile et vêtements : « La communauté doit participer à la vie sociale, surtout les femmes, afin qu'elles ne s'isolent pas. La plage du Pedocin est une belle occasion de le faire », dit-il. Hasnaa Naggay, 38 ans, est de cet avis. Venue de Casablanca lorsqu'elle était adolescente, elle a fait le choix du voile plus tard. Mais, sur la plage du Pedocin, elle porte « le maillot normal des

du mois d'août, des articles ont fleuri dans la presse locale, un élu de la Ligue du Nord (parti de droite populiste) s'est prononcé pour l'interdiction, des habituées ont protesté contre le manque d'hygiène supposé et l'absence d'intégration : « C'était la première fois que des femmes étaient marginalisées par d'autres femmes sur cette plage », regrette Marjana. Les deux ou trois musulmanes couvertes ne sont plus venues, la plupart des baigneuses du Pedocin disent plaindre leur manque de liberté mais ne pas se soucier de la tenue : « L'important, plaisante Mari en bonne Triestine, c'est qu'elles nous laissent vivre et que leur voile ne nous fasse pas d'ombre. » Lorsque Davide Del Degan, le réalisateur de *L'Ultima Spiaggia*, raconte ses souvenirs de gamin passant de l'univers des « femmes à la fois maternelles et un peu effrayantes » à celui des « hommes entre eux, bien moins vicieux », il parle d'un « mélange de Fellini et de Pasolini ». Car le contraste est saisissant entre la partie féminine qui fourmille et la zone masculine étrangement calme. D'abord, parce que cette dernière est bien moins peuplée. Au point que, en 1959, lorsque le mur fut détruit puis rebâti, il fut déplacé pour la réduire un peu. Ensuite, parce que l'on n'y voit aucun jeune. En semaine, une fois partis les employés venus y passer leur pause déjeuner, la moyenne d'âge augmente encore – d'autant que Trieste est l'une des villes les plus vieillissantes d'Italie. Si quelques-uns jouent aux cartes, si d'autres discutent et plaisantent, la plupart sont seuls. Ils lisent en attendant que madame donne le signal du retour à la maison, ils dorment ou s'exposent au soleil, debout et sérieux. Puisque le Pedocin est réputé « gay-friendly », trois vieux don Juans se défendent d'en être en riant et se targuent de leurs innombrables conquêtes féminines. Peu vont dans l'eau : « Nous sommes paresseux », sourit Marco, 54 ans, alors qu'un portecenteneurs mange l'horizon en entrant dans le port. Vue de la grève, la mer est barrée par les bouées, puis par une longue jetée de pierre blonde : ce ne sont pas les promesses du large que l'on vient chercher au Pedocin, c'est l'entre-soi rassurant d'un club. Une sorte de « salon anarchiste où tout le monde se veut égal une fois dévêtu », précise Pino Roveredo, romancier trop méconnu en France. Chaque matin d'été, entre 8 et 11 heures, l'écrivain à la belle gueule marquée par la vie vient nager et prendre le soleil : « J'écoute, je regarde, je vole les personnages et les conversations pour mes livres, dit-il. Si les femmes viennent à la Lanterna trouver la liberté, les hommes semblent y chercher la paix. » Quelques jours plus tard, comme chaque année, pour la dernière baignade, les portes du Pedocin se sont ouvertes pour que les messieurs qui le souhaitaient rejoignent les dames sur la plage, le temps d'une petite fête. Manière de dire, peut-être, que si le mur demeure, la guerre des sexes n'a pas lieu. ☐

**Pour les unes, c'est l'endroit idéal où peaufiner le bronzage en début de saison. Les autres apprécient de pouvoir “réduire le tissu au minimum” ou de ne plus se soucier de l'esthétique du maillot.**

vée l'héritage d'aïeules très tôt émancipées : « C'est vrai que les femmes d'ici ont connu une liberté inégale en Italie, confirme Sergio Zilli, enseignant à l'université de Trieste. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup>, Trieste était une riche ville administrative et commerciale où les femmes travaillaient, une cité ouverte et libérale. En même temps qu'elle organisait les loisirs maritimes, la municipalité favorisait les ricreatori, ces structures parascolaires et laïques qui

Italiennes, comme la plupart des musulmanes » et savoure « le contact de l'eau sur la peau ». Maghrébines, Palestiniennes, Libanaises et Albanaises s'installent le plus loin possible du mur et des éventuels coups d'œil masculins. Quelques-unes, très rares, ont pourtant choisi de rester couvertes. Ce qui ne posait pas de problème jusqu'à ce que la France exporte ses lumières : lorsque l'affaire du « burkini » a défrayé la chronique au creux